

revue de presse

Un nouvel avant-guerre ?

Andrei Gratchev

RADIO

Cultures Monde - France Culture, 2 février 2018

Table ronde d'actualité internationale : Poutine peut-il perdre face à l'abstention ?

En première partie, nous recevrons Hélène Sallon, journaliste au Monde, de retour de Mossoul. Puis en seconde partie nous nous pencherons sur la Russie alors que Vladimir Poutine est candidat à un quatrième mandat lors de l'élection présidentielle de mars prochain.

<https://www.franceculture.fr/emissions/cultures-monde/cultures-monde-vendredi-2-fevrier-2018>

PRESSE ÉCRITE

Manière de voir, mai-juin 2018

Fin connaisseur de la géopolitique mondiale et ancien conseiller de Mikhaïl Gorbatchev, Andrei Gratchev remet en perspective l'histoire des relations internationales depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et jette une lumière sur les invariants de la logique de confrontation entre la Russie et les États-Unis.

Michael Klare

RH Magazine, 28 février 2018

<https://www.rhmagazine.be/fr/artikels/detail/l-art-du-quatuor#>

L'art du quatuor

Est-ce facile pour quatre musiciens de jouer ensemble? Rien n'est moins sûr. L'histoire du rock est jalonnée par ces groupes qui finissent par imploser. Comme les Beatles. Pourtant, Sonia Simmenauer est persuadée que ce genre de formations, et plus particulièrement l'ensemble musical du quatuor à cordes, peut servir de modèle collaboratif.

Sonia Simmenauer est devenue la principale agente de quatuors à cordes en Europe. C'est donc de l'intérieur qu'elle a enquêté sur la vie quotidienne de cette étrange formation (...). Dans son livre, elle plonge le lecteur au cœur de la vie des quatuors: là où quatre personnes travaillent, non sans conflits, aux limites de la virtuosité, de la sensibilité intime et de la transcendance. Leur collectif doit être bien rodé: un simple regard ou un mouvement de la main doit suffire à communiquer. D'infinies brouilles peuvent surgir. Mais juste avant le début du concert, l'unité doit se recréer comme par magie.

L'auteure raconte aussi Les difficultés prosaïques des musiciens en répétition et en tournée. Ce faisant, elle témoigne d'une expérience du «vivre ensemble» qui - lors de la parution du Livre en Allemagne - a fasciné, bien au-delà des cercles musicaux, les entrepreneurs, les spécialistes du management et tous ceux qui s'intéressent aux forces régissant les groupes humains.

Le Journal du médecin, Belgique. 21 février 2018

La Guerre de « trois »

Andreï Gratchev est un ancien conseiller de Mikhaïl Gorbatchev aux affaires étrangères, et donc un fin connaisseur des rapports Est-Ouest. Très critique vis-à-vis de Vladimir Poutine, il livre son intéressant point de vue de Russe débarrassé des oripeaux soviétiques - pour lesquels il n'éprouve aucune nostalgie - sur l'ancienne guerre froide et la nouvelle qui semble se mettre en place.

Il pointe notamment du doigt, pour expliquer la résurgence du nationalisme russe - notamment, mais pas seulement - la promesse non tenue par les Occidentaux (comprenez, les Américains) de ne pas implanter de bases militaires dans les anciens

pays de l'Est. Lesquels, plutôt que de s'émanciper et participer activement à une éventuelle construction d'une identité européenne, ont simplement préféré changer de «grand frère», qui veille toujours sur les Européens occidentaux, incapables 70 ans après la fin des hostilités, de se défaire du chaperon américain.

Gratchev a la bonne idée de rappeler les différents épisodes américains ou russes où nous avons frôlé l'apocalypse nucléaire, à cause d'oiseaux, de panne de radar ou d'autres machines. Des catastrophes évitées grâce, dans les deux cas, à de véritables héros anonymes qui ont été capables de garder leur sang-froid et résister au presse bouton. Ceci à l'époque d'un équilibre de la terreur, et non pas de la terreur d'un déséquilibré, qu'il soit à lunettes, aux cheveux jaunes ou dégarni.

Dr Jivago

L'Humanité Dimanche, 15/21 février 2018

«Faute d'équilibre des forces, nous entrons dans une époque dangereuse»

HD. Dans votre dernier ouvrage, vous semblez assez pessimiste sur l'état du monde actuel, issu de la guerre froide.

ANDREÏ GRATCHEV. C'est un constat inquiétant que j'ai réalisé malgré moi. Au début de l'écriture de ce livre, je voulais raconter la trajectoire de la guerre froide du côté soviétique avec ses raisons et son déclenchement qui provient de nombreux malentendus. Au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, les deux superpuissances vont s'engager dans un affrontement de moins en moins idéologique et de plus en plus stratégique pour se partager le monde au-delà des deux blocs. Otan et pacte de Varsovie. Cette confrontation a eu comme résultat la course aux armements nucléaires.

Mon idée initiale était de tirer les leçons de ce chapitre dramatique de l'histoire et profiter de mon expérience au côté de Gorbatchev pour expliquer que ce type de conflit peut être évité. À condition d'avoir le courage et la détermination pour construire un projet commun, car le monde actuel reste confronté à des défis collectifs. Pour briser le cercle vicieux de la course aux armements. Gorbatchev a pris

des décisions unilatérales et fait des concessions pour engager une logique de « déconfrontation ». Au fur et à mesure du livre, j'ai constaté qu'à peine après avoir mis fin à la guerre froide nous nous dirigeons vers un nouveau conflit. Au final, il risque d'être bien plus dangereux, faute de justification idéologique et d'un important déséquilibre des forces. Au moment de la guerre froide, il existait une certaine parité, qui accordait au monde une certaine stabilité, perverse et dangereuse.

HD. *L'ordre international donne l'image d'un jeu d'improvisation. Pourquoi?*

A. G. Désormais nous entrons dans un monde très déséquilibré, entre les États-Unis et la Russie. Il existe aussi l'arrogance du fort qui croit que tout lui est permis. Les États-Unis et les Occidentaux ont interprété la fin de la guerre froide comme une victoire militaire et non comme une chance de réunification de l'histoire et de réintégration de la Russie. C'était pourtant un élément important du projet gorbatchévien. Les États-Unis et les Européens n'ont pas saisi le sens de cette transformation et ont négligé la Russie, qui aurait disparu avec l'URSS. L'autre élément, c'est de croire que le reste du monde doit devenir un immense Occident. Ils ont disséminé leur modèle par tous les moyens possibles: propagande, économie et force. Le bilan de cette gestion du monde depuis trente ans est catastrophique, avec des ruines en Afghanistan. Irak. Libye. Syrie...

L'un des problèmes qui en découle, c'est le retour de la Russie sur la scène internationale avec le sentiment qu'on ne l'a pas respectée. De ce déséquilibre des forces naît le comportement de la Russie. C'est l'arrogance d'un faible qui doit s'affirmer avec les arguments qui lui restent : le nucléaire. Vladimir Poutine défie l'Occident là où il va reculer: Géorgie. Ukraine ou Syrie. Après quatre années de conflit, le président russe a compris que la Russie pouvait revenir dans une région d'où elle avait été évincée en profitant du désastre causé par l'Occident. Poutine a réussi à s'introduire comme un élément incontournable sur la scène internationale. Et, face à la misère de la politique occidentale, il se présente en porte-parole de ce monde beaucoup plus riche, diversifié et contradictoire, prêt à délier le monopole occidental.

HD. *Le sommet de Munich peut-il permettre un véritable échange entre les diverses puissances occidentales et la Russie?*

A. G. Tout dépend de la position de l'Europe à proposer un véritable projet et stopper sa politique irréfléchie dans le reste du monde. Elle dispose dans le contexte actuel d'une seconde chance. Les dirigeants européens ont peut-être eu besoin de l'apparition d'un Trump pour se réveiller d'une sorte de léthargie grâce à la protection américaine et d'un confort dû à sa prospérité. L'élection d'Emmanuel Macron peut aussi s'avérer une chance.

Cette conférence peut marquer le réveil de l'Europe pour sa propre survie. Le Brexit peut l'aider, tout comme se souvenir également que la Russie fait partie de l'Europe. Sur la Syrie, Macron s'adresse désormais à Poutine pour éviter le pire. Car cette guerre par procuration, présentée comme une intervention pour écraser Daech, sert de cache-sexe au conflit entre les divers parrains: Iran. Arabie Saoudite. Israël. Turquie. Désormais, ils risquent de se confronter directement. On est déjà presque en conflit entre les Russes et les États-Unis. La conférence de Munich est donc à la croisée des chemins. Elle peut s'avérer positive si le président français profite de l'affaiblissement de l'Allemagne pour sortir de l'ombre des États-Unis et reprendre l'initiative diplomatique. Du côté russe. Poutine a besoin des autres puissances sur la partie politique. Le président russe ne peut accorder sa victoire militaire à l'Iran et encore moins encourager un conflit entre l'Iran et Israël. Il n'a aucun intérêt non plus à faire revenir Assad au pouvoir. C'est pour cela que les Russes ont multiplié les initiatives avec tous les acteurs sous divers formats: Astana. Sotchi. Genève. À chaque occasion, les pressions extérieures (États-Unis. Arabie Saoudite. Turquie) ont fait échouer ses tentatives.

HD. *Comment décrire cette instabilité permanente dans les relations internationales?*

A. G. Un nouvel atlantisme est apparu, alimenté par l'Europe de l'Est et l'alliance avec les États-Unis, réaffirmé avec Donald Trump. Et désormais, les cibles à endiguer sont nombreuses : Corée du Nord, Iran, Turquie, Chine. La crise coréenne permet d'ailleurs aux États-Unis de rester dans la zone pacifique et de maintenir sa flotte à proximité de la frontière chinoise pour les surveiller. L'autre objet de dissuasion, c'est le président des États-Unis lui-même. Ces positions imprévisibles vont jusqu'à remettre en cause les engagements des États-Unis, comme l'illustre Jérusalem (soit la reconnaissance de la ville comme capitale d'Israël par les

États-Unis - NDLR). Sa décision va à l'encontre du droit international, de l'ON U et de leurs propres engagements. Cette position donne aussi de formidables arguments à Poutine sur la Crimée. Car nous entrons dans l'époque des faits accomplis. Poutine se sert de l'alibi du Kosovo, de l'intervention occidentale sans mandat de l'ONU, alors que lui n'a pas tiré un seul coup de feu pour la Crimée.

HD. Dominique de Villepin a récemment plaidé pour faire fonctionner réellement les diverses initiatives russes. Qu'en pensez-vous?

A. G. De toutes les grandes puissances, la Russie est la seule à pouvoir parler avec l'ensemble des acteurs pour trouver une solution politique. Une raison de plus d'intégrer ce pays. Le problème pour le reste du monde, c'est les multiples centres de décision aux États-Unis. Avec qui doit-on discuter? L'état-major, Trump, le Congrès? Ce dernier pousse le président à être davantage antirusse que ses prédécesseurs pour assurer sa survie politique à la Maison-Blanche. Ce flou mène à la dangerosité.

HD. Le dialogue semble parfois plus compliqué aujourd'hui que durant la guerre froide.

A. G. C'est un autre élément qui traduit la précarité de la situation actuelle et des relations internationales. Aujourd'hui, un an après l'investiture de Donald Trump, ce dernier et Vladimir Poutine n'ont toujours pas eu de véritable rencontre officielle. Chacun s'adresse à son opinion publique. Trump tient une posture vis-à-vis de son Congrès et Poutine ne veut pas perdre la face dans une confrontation avec l'Occident en Crimée ou en Ukraine. Il ne peut ni lâcher le Donbass, ni l'annexer. Dans le cadre de l'Ukraine, ce qu'il manque, c'est l'Europe. La situation y est désormais extrêmement compliquée avec une culture antirusse, antiallemande, anti-européenne et pro-américaine. Toute une classe politique entend s'offrir au pouvoir américain dans une nouvelle lutte d'endiguement de la Russie. Entretien réalisé par Vladimir Kamenka

Le Monde diplomatique, février 2018

Rares sont les bons livres de géopolitique mondiale. En voici un. Observateur après avoir été acteur il fut le dernier porte-parole de M. Mikhaïl Gorbatchev -, Andreï

Gratchev est bien placé pour juger de l'état des relations internationales d'aujourd'hui à la lumière de celles d'hier. Il compare ainsi « deux guerres froides » : celle connue sous ce nom, qui dura une quarantaine d'années; et celle qui s'enclencha ;i peine la première terminée, voilà bientôt trente ans. Un point commun, entre autres, les caractérise : l'incapacité de l'Occident à comprendre la Russie. Rien n'a changé dans sa stratégie - contenir militairement Moscou - ni dans ses résultats : accentuer le nationalisme russe. Qu'on ne s'y trompe pas : Gratchev n'épargne pas le régime de M. Vladimir Poutine, qui fait de son agressivité à l'extérieur, de la Crimée à la Syrie, un instrument de domination intérieure. Et c'est là un facteur important d'une instabilité que l'auteur juge des plus périlleuses. Le risque, écrit-il, est celui d'une « guerre Je tous contre tous », qui, par définition, n'est plus gagnable. Mais elle peut faire perdre l'humanité tout entière ».

Dominique Vidal

L'Eventail, février 2018

Le prophète de l'avant-guerre

La fin de la Guerre froide et la chute de l'URSS avaient laissé la fausse impression que l'Occident avait remporté la partie. Un peu comme si les États-Unis assumaient sans la moindre contestation leur rôle de gendarme de la planète. Mais rien ne s'est passé comme prévu. Notre monde n'a jamais paru aussi compliqué. Andreï Gratchev explique qu'une guerre mal gagnée et qui ne ménage aucune sortie honorable pour le vaincu ne constitue jamais une vraie victoire. Elle n'est peut-être que le préambule d'un conflit qui risque à tout moment de se rallumer.

Ces dernières années ont été le théâtre de l'ascension de Vladimir Poutine. Celle-ci était-elle inéluctable ou, comme le pense Gratchev, totalement résistible? Le bon vieil "équilibre de la terreur" qui reposait sur l'opposition Est- Ouest n'est pas complètement oublié mais il ne constitue plus l'unique ligne de fracture de la planète. De nouveaux conflits se dessinent aux frontières de l'Europe, comme c'est le cas en Ukraine ou en Syrie. La crise des migrants interroge nos démocraties. La puissance

chinoise fascine et inquiète. Beaucoup estiment que l'Extrême-Orient sera le théâtre des grands conflits futurs.

Après avoir été sanctifié par les médias, le bilan de Barack Obama pose de nouvelles questions. Nombreux sont ceux qui pointent son manque de résultats concrets. Après Obama l'indécis est arrivée l'ère de Trump le désordonné. Un homme difficile à suivre et qui a fait du clivage systématique sa marque de fabrique. On le voit, les problématiques contemporaines ne sont pas faciles à décrypter. Même ses adversaires le reconnaissent: Andreï Gratchev possède un art rare de la synthèse. Il revient sur le règne des idéologies et s'interroge sur le phénomène du national-populisme qui se réveille autant en Europe qu'en Asie ou aux États-Unis. Une fois de plus, l'histoire apparaît comme une formidable source d'inspiration pour ne pas retomber dans les mêmes travers dans le futur. Le xx* siècle s'est révélé le plus destructeur de tous les temps et pourtant ses leçons semblent ne pas avoir été retenues. De quoi nous inquiéter...

Andreï Gratchev pointe dans son ouvrage les fautes de l'Occident qui n'a pas su appréhender la sortie de la première Guerre froide. Selon lui, il y avait une chance historique de surmonter l'héritage de 70 années de projet utopique soviétique. Gorbatchev avait appelé de ses vœux un eurocommunisme à l'Est. Une forme de socialisme nouveau qui aurait pu coller à une époque nouvelle. Mais il aurait fallu arrêter de préparer la Troisième Guerre mondiale et stopper la course folle à l'armement. Gratchev évoque un monde sujet à des paranoïas et en manque de médecins pour lui venir en aide. Notre monde réagit beaucoup mais réfléchit peu. L'auteur n'est pas optimiste. Pour lui, néanmoins, il n'est jamais trop tard, surtout pour décrypter les enjeux de l'hyperpoker que se livrent aujourd'hui les hyperpuissances.

Patrick Weber

Presse nouvelle, 6 décembre 2017

Andreï Gratchev : « D'une guerre froide à l'autre »

Dernier porte-parole de Mikhaïl Gorbatchev, Andreï Gratchev est un observateur lucide de la vie internationale. Son dernier livre, *Un nouvel avant-guerre ? Des hyperpuissances à l'hyperpoker*, analyse le passage d'une guerre froide à l'autre : à travers les rapports entre l'Occident et la Russie.

Vous consacrez toute la première partie de votre livre à une analyse comparée de l'attitude de l'Occident vis-à-vis de Moscou dans ce que vous nommez les « deux guerres froides ».

Les deux parties ont commis des erreurs. Mais l'Occident me semble le principal responsable du ratage de la sortie de la première guerre froide. Car il n'a pas utilisé la chance historique que représentait la démarche de Mikhaïl Gorbatchev pour surmonter l'impasse historique de soixante-dix ans de projet utopique « à la russe ». Gorbatchev avait eu le courage d'appeler sa société à se moderniser, en s'ouvrant au monde. Il rêvait d'une sorte d'eurocommunisme à l'Est, vingt ans après le Printemps de Prague - un socialisme nouveau adapté à l'époque nouvelle.

Cette réforme avait, pour lui, une précondition : la sortie de la guerre froide. Il fallait arrêter la course folle vers un troisième conflit mondial, inimaginable depuis l'apparition des armes nucléaires. Mais cette période était faite de guerres chaudes, avec, en quarante ans, des dizaines de millions de morts : un immense malentendu, résultant de deux paranoïas...

Vous citez beaucoup George Kennan.

Cinquante ans plus tard, l'« inventeur » de la théorie du containment assure avoir été mal compris par les administrations successives, qui n'auraient retenu de son projet d'endiguement que sa dimension militaire, le hard power, alors que lui misait avant tout sur le soft power, la puissance de l'exemple de l'Occident, sa modernité par rapport au retard de la société russe. L'objectif était d'inciter cette dernière à se réformer.

L'histoire a confirmé la justesse de cette stratégie, conduite en Europe par De Gaulle et sa « belle et bonne alliance », puis par Willy Brandt avec son « Ostpolitik ». Le soft power occidental - son efficacité économique, mais aussi son image de champion des libertés - a alimenté le désir de réforme à l'Est : en 1968 avec Dubcek et, vingt plus tard, avec Gorbatchev.

Pourquoi, selon vous, les Etats-Unis n'ont-ils pas saisi cette perche ?

Par myopie politique. Ils se sont empressés d'interpréter comme une capitulation la transformation de la société soviétique, pourtant portée par l'espoir de s'allier à l'Europe dans le cadre d'une « Maison commune » et accompagnée d'une offre d'arrêt de la course suicidaire vers la guerre. Ils se sont lancés dans le vide stratégique créé par le retrait volontaire de l'URSS : désarmement unilatéral lancé par Gorbatchev, élimination des euromissiles soviétiques en deux fois plus grand nombre que ceux détruits par les Américains.

Selon vous, l'Occident s'était pourtant engagé à ne pas profiter du retrait soviétique. L'URSS a perdu la guerre froide, surtout à partir du moment où la compétition s'est déroulée en temps de paix. En temps de guerre, le régime soviétique, même sous sa forme stalinienne, tint bon. Après tout, il assura pendant la Seconde Guerre mondiale la survie des démocraties occidentales.

Et pourtant l'Occident a voulu voir dans la sortie de la guerre froide la preuve de sa victoire, à la fois fin de l'histoire et extension de l'économie de marché à l'ensemble de la planète. Pis : il y a vu un mandat pour une gestion unilatérale des affaires du monde, avec le rêve de transformer celui-ci en une sorte d'énorme Occident - avec la tentative d'imposer ce modèle par tous les moyens, y compris militaires, de l'ex-Yougoslavie à l'Irak.

C'est pourquoi l'image d'un Occident prêt à gérer les affaires du monde dans le respect du droit des peuples s'est rapidement dissipée. Au contraire, il a fait la preuve de son mépris pour l'ONU, pour le droit international. D'où la montée, en Russie, de la déception, de la frustration et finalement d'un désir de revanche.

La sévérité de votre réquisitoire contre le comportement de l'Occident ne vous amène pourtant pas à être complaisant vis-à-vis de la Russie.

Le bilan, stratégiquement et politiquement catastrophique, de l'interprétation occidentale de la fin de la guerre froide, c'est aussi l'extension de l'OTAN à l'Est, en violation des engagements pris lors de l'unification de l'Allemagne. Les stratèges américains et ouest-européens n'ont pas mesuré que cette installation en Europe centrale et orientale de structures d'encercllement de la Russie donnaient à celle-ci le sentiment d'être le vaincu de la Troisième Guerre mondiale... alors qu'elle figurait parmi les vainqueurs de la Seconde.

Voilà ce qui a produit Poutine. Ancien fonctionnaire du KGB, ex-Soviétique avec tous les réflexes de l'appareil, nostalgique de la seconde superpuissance, convaincu que la disparition de l'URSS est la plus grande catastrophe géopolitique du XX e siècle, il exprime la frustration de la société russe. Il incarne toutes ces déceptions accumulées sous Boris Eltsine : celle du rêve communiste, celle d'une modernisation miraculeuse, grâce à la démocratie à l'occidentale et à l'ultralibéralisme sauvage.

Après une période où il espère encore pouvoir s'allier à l'Occident, Poutine se retrouve à la tête d'une Russie qui devient de plus en plus agressive, sur fond de rancœur historique.

On a quand même l'impression d'une rupture profonde entre un Gorbatchev qui instrumentalisait sa politique extérieure au service de la réforme et un Poutine qui instrumentalise aussi la sienne, mais au service du maintien du régime sur fond de nationalisme.

C'est l'évolution classique d'un régime qui choisit la voie autoritaire et nationaliste. L'histoire a fait de la Russie un Empire sans qu'elle soit passée par l'étape de l'État-nation. Si bien qu'après l'éclatement de l'URSS, elle se retrouve sans frontières établies, encerclée par l'Occident et rejetée de la « maison commune européenne ». Bref, Moscou fait face à une nouvelle version de la politique l'endiguement, marquée par l'alliance de l'Amérique et de l'Europe de l'Est

D'où la recherche d'alliances asiatiques ?

C'est en effet face à cette marginalisation que Poutine se tourne vers l'Asie, dans l'espoir qu'une alliance avec la Chine permettra la construction d'une sorte d'anti-OTAN. Illusoire : ce que veut au mieux Pékin, c'est une nouvelle troïka remplaçant celle de Yalta. Découvrant l'affirmation de plus en plus accentuée des ambitions chinoises, Poutine doit réduire les siennes : sa politique extérieure devient de plus en plus un moyen de résoudre ses problèmes intérieurs. On retrouve ainsi l'image classique de la Russie pays solitaire et autosuffisant, forteresse menacée de tous côtés et obligée de mobiliser sa société autour du régime et de son chef.

D'où les aventures extérieures ?

Oui, mais avec des étapes distinctes. L'Ukraine relève d'une sorte de doctrine Monroe à la russe, deux siècles plus tard : Moscou essaie de protéger ce qui reste de l'Empire soviétique sous la forme d'une union eurasienne. Ça rappelle la « souveraineté

limitée » chère à Brejnev. La Syrie aussi rappelle aussi Brejnev, mais celui de l'Afghanistan : une tentative pour montrer ses muscles et s'affirmer en acteur capable de concurrencer les États-Unis, hélas sur le seul terrain militaire.

Mais, avec l'état des hydrocarbures et les difficultés de son économie aggravées par les sanctions occidentales, la Russie a-t-elle les moyens de cette politique ?

Les dirigeants occidentaux attendent toujours que ces obstacles forcent Moscou à un changement de politique. Or ce qui est vrai historiquement n'est pas forcément vrai politiquement. Les temps de l'histoire et de la politique sont différents. Bush et Obama ne sont plus là, Poutine est toujours là.

Nous vivons dans un monde politiquement très épidermique, ou plutôt dans plusieurs mondes, dont chacun vit son temps historique. Le milliard d'Occidentaux « dorés » doit coexister avec des milliards d'hommes et de femmes qui ne le sont pas. Avec la découverte de leurs limites, y compris écologiques. Bref, c'est un monde asymétrique, où la Russie essaie de jouer sur tous les tableaux. Et personne ne sait combien de temps politique reste à Poutine. En attendant, il a joué en Syrie son retour au Moyen-Orient, mais aussi la possibilité de se présenter en égal. En même temps, il a cherché à la première occasion une porte de sortie, par peur de l'engrenage qui a piégé les Américains au Vietnam et les Soviétiques en Afghanistan.

La dernière partie de votre livre est particulièrement anxiogène : le risque de conflits, écrivez-vous, est beaucoup plus grand que du temps de la guerre froide.

J'avoue ne pas être très optimiste. Cet état d'esprit tient évidemment à la déception personnelle de quelqu'un qui a vécu une période plus euphorique avec les espoirs d'ouverture du projet gorbatchévien. Les dividendes attendus de la paix se sont transformés en budgets d'armement sans précédent. Et la « nouvelle guerre froide » me semble plus dangereuse du fait de la précarité des équilibres, alors que la précédente reposait sur la parité stratégique américano-soviétique, avec ses lignes rouges connues...

... Que les crises de Berlin et de Cuba avaient permis de tester ?

Exactement. Nous sommes, au contraire, entrés dans un monde à fort degré d'improvisation, avec des acteurs inégaux - de l'hyperpuissance jusqu'aux acteurs non-étatiques. Et pourtant ces derniers ont une grande capacité de nuisance : les armes de destruction massive semblent impuissantes, par exemple, face au

terrorisme. D'où un monde imprévisible, surtout avec un personnage comme Trump. Dernier élément : la nouvelle génération de dirigeants n'a pas connu la Seconde Guerre mondiale et n'a pas chevillé au cœur, comme la précédente, l'horreur de la guerre. Pour les leaders d'aujourd'hui, la guerre, c'est plutôt un jeu vidéo.

Propos recueillis par Dominique Vidal

INTERNET

Le Monde.fr, 27 février 2018

L'hyperpoker de l'après-guerre froide

Ce monde imprévisible du début du XXI^e siècle secoué par les rivalités entre de nouvelles puissances, la réapparition d'empires défunts et le surgissement d'acteurs non étatiques transnationaux semblent à Andreï Gratchev beaucoup plus lourd de menaces que celui qui l'avait précédé avec sa stabilité relative assurée par l'équilibre nucléaire entre les deux grands. L'ancien conseiller et porte-parole de Mikhaïl Gorbatchev tisse un amer bilan de l'après-guerre froide, ironisant sur le grand échec de l'Occident. « A la place d'un monde docile, remodelé à son image et facile à gouverner il découvre un environnement hostile et dangereux défiant ouvertement son statut privilégié et son rôle de timonier de l'histoire mondiale », note le politologue.

Andreï Gratchev n'a jamais pardonné à Washington comme aux Européens leur refus de la « Maison commune » proposée par son ex-mentor. C'était à ses yeux l'occasion de créer un système de sécurité collective allant de Vancouver à Vladivostok. Elle fut manquée. L'arrogance du gagnant de la guerre froide a nourri « la rancœur du perdant le poussant à compenser sa faiblesse par une agressivité insolente »». D'où aujourd'hui le « revanchisme » de Poutine.

Si le tableau qu'il dresse d'un nouvel avant-guerre est sans surprise, le grand intérêt de ce livre alerte est dans l'analyse de l'ancien, celui de la guerre froide, qui occupe les deux tiers de l'ouvrage. Même si elle ne se transforma pas en guerre chaude et en suicide collectif par un anéantissement réciproque ce fut une vraie guerre. « Par le nombre des victimes, à peu près cinquante millions dans cent quarante-sept conflits de par le monde, elle peut revendiquer le titre d'héritière officielle des deux guerres mondiales du XX^e siècle »», relève Andreï Gratchev rappelant en outre qu'elle fut beaucoup plus longue et encore plus mondiale que les deux précédentes.

Son regard est celui d'un homme qui travailla aux côtés de celui qui fut le principal artisan de la fin de la guerre froide. Avant même la chute du Mur de Berlin en 1989

puis deux ans plus tard l'effondrement de l'URSS, les accords américano-russes de désarmement et surtout l'annonce en 1988 par Gorbatchev de la fin de la « doctrine Brejnev » sur la souveraineté limitée des pays de l'est en annonçaient déjà la fin. « Pourquoi l'économie soviétique déjà à bout de souffle devait-elle continuer à s'épuiser en gavant le complexe militaro- industriel en vue d'une guerre impossible car suicidaire pour l'ensemble du monde ? » s'interroge Gratchev.

Son récit évoque nombre d'épisodes souvent méconnus de la guerre froide. Ainsi lors de la crise des missiles de Cuba en 1962, la plus grave de cette période, les Russes, outre les fusées finalement évacuées qui déclenchèrent le bras de fer avec Washington, avaient aussi stocké sur l'île une centaine de charges nucléaires. Les Américains ne le savaient pas. Fidel Castro voulait à tout prix les garder. Anastase Mikoyan, envoyé à La Havane pour calmer l'ire du Commandante, réussit aussi à convaincre Moscou que « les camarades cubains sont trop émotionnels » pour qu'on leur laisse un tel arsenal.

Marc Semo